

CHRISTOPHE CLEMENT

AU-DELÀ
DES CHAÎNES
INVISIBLES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042534592

Dépôt légal : septembre 2026

Partie I

Le silence avant la fissure

Il y a toujours un moment avant la rupture. Un instant fragile où tout semble encore tenir, alors que la fissure est déjà là.

Rien ne bouge vraiment, et pourtant, tout vacille déjà. C'est dans cet espace fragile qu'Elior a vécu.

Entre le bruit des autres et le silence de lui-même. Un silence qui n'était pas un choix, mais une consigne. Un refuge imposé, appris trop tôt, pour survivre à des règles qui ne laissaient pas de place à l'erreur.

Il avançait dans la vie comme on marche sur un fil tendu, sans oser lever les yeux. Chaque jour tenait par habitude, chaque sourire par nécessité.

Le silence, pour lui, n'était pas un refuge. C'était une armure. Une manière de se rendre invisible pour ne pas être repris, corrigé, redressé.

Il y avait appris à se cacher, à retenir les mots, à retenir la douleur. On lui avait dit qu'il fallait être fort. Alors il l'a été, à en perdre sa voix, à en oublier sa respiration.

Cette première partie ne parle pas de chute. Elle parle du calme avant la faille. Des heures où l'on croit encore que tout peut tenir. Du moment où la lumière, patiente, s'approche sans qu'on la voie.

Ici, le lecteur entre dans le silence avant la fissure : celui où se construisent les murs invisibles, les gestes d'habitude, les certitudes qu'on ne questionne plus.

Elior, à travers ses nuits de marche et ses matins de fatigue, redécouvre ce qui s'est enfoui :

l'enfant silencieux, la foi détournée, le besoin de comprendre l'amour et la peur de le recevoir.

Ce n'est pas encore le temps de la chute ni celui de la guérison. C'est le temps où la faille se prépare, lentement, obstinément, sous la surface. Et quand elle s'ouvrira, rien ne sera plus tout à fait pareil.

Chapitre I

Le plafond invisible

Il est presque deux heures du matin.

Elle parle encore.

Elior hoche la tête. Reformule. Cherche les mots justes pour apaiser ce qu'il ne comprend qu'à moitié. Il ne regarde pas l'heure. Il ne la regarde jamais dans ces moments-là. Regarder l'heure serait admettre qu'il voudrait être ailleurs.

— Tu m'écoutes au moins ?

Il relève les yeux aussitôt.

— Oui. Bien sûr.

Il écoute toujours. C'est ce qu'il sait faire le mieux. Recevoir. Absorber. Contenir.

Depuis longtemps, il a appris que certaines paroles doivent rester à l'intérieur. Les siennes surtout. Alors il garde les autres. Ça prend de la place, mais au moins ça évite le conflit.

On lui a dit qu'il fallait être fort. Alors il l'a été.

Fort pour les autres. Silencieux pour lui.

Quand enfin elle se lève, rassurée, soulagée, il esquisse un sourire. Il raccompagne. Il attend qu'elle disparaisse au coin de la rue avant de laisser ses épaules tomber d'un centimètre.

Un seul.

Il pourrait appeler.

Il y pense parfois, à cette heure-là. Il sait que la lumière est encore allumée de l'autre côté de la ville. Il sait qu'il pourrait composer le numéro. Il sait qu'on décrocherait.

Mais appeler, ce serait déranger.

Alors il marche.

Le dernier bus est passé. Il le sait sans vérifier. Il marche comme on fait ce qu'on a toujours fait. Sans discuter.

La nuit est douce. Bordeaux respire lentement. Les façades blondes gardent encore la chaleur du jour. Le fleuve glisse,

indifférent. Des éclats de voix s'échappent d'une terrasse encore ouverte.

Il passe devant sans ralentir.

Il n'a jamais su entrer quelque part sans se demander s'il avait le droit.

Le gravier crisse sous ses semelles. Chaque bruit le traverse. Un réflexe ancien lui tend la nuque. Il observe les angles, les ombres, les silhouettes. Il ne cherche pas le danger. Il l'anticipe.

Toujours.

Il ne s'en rend même plus compte. C'est devenu normal.

Normal de surveiller. Normal de contenir. Normal de ne pas peser.

Au croisement de la rue du Temple, une odeur le surprend. Sucrée. Presque entêtante.

Le chèvrefeuille.

Son pas ralentit.

Autrefois, cette odeur précédait quelque chose. Une voix plus dure. Une phrase trop sèche. Une correction imprévisible.

Il secoue la tête. Ce n'est rien. Juste une odeur.

Il reprend sa marche.

Il se dit que ça ira. Il se le dit souvent. Ça ira.

Il n'appellera pas ce soir non plus. Il n'appelle presque jamais quand il en aurait besoin. Il ne sait pas exactement pourquoi. Peut-être parce qu'on ne lui a jamais appris que ses besoins comptaient.

Alors il avance. Un pas après l'autre. Sans lever les yeux. Comme s'il marchait sous quelque chose. Quelque chose qu'il ne voit pas encore.

Il descend la rue plus vite, comme s'il pouvait distancer quelque chose d'invisible.

Et puis ça arrive.

Une douleur nette, sèche.

Son pied se dérobe légèrement sur le pavé irrégulier. Il se rattrape au mur le plus proche. Rien de spectaculaire. Personne ne le voit.

Il reste immobile quelques secondes. Ça pulse. Il baisse les yeux. Sa chaussure est usée sur l'extérieur. Il le savait. Il aurait dû les changer. Il aurait dû.

Il se redresse. Ce n'est qu'un pied. Il a connu pire. Il repart.

La douleur remonte à chaque pas. Pas insupportable. Juste insistante. Comme un rappel.

Il serre la mâchoire. Il ne va pas s'arrêter pour si peu. Il a tenu pour elle. Il peut bien tenir pour lui.

Les derniers mètres sont plus lents.

La porte de l'immeuble claque derrière lui avec un écho mat. L'escalier sent la pierre froide et la lessive bon marché. Chaque marche accentue la pulsation sous sa cheville.

Il ne grimace pas. Il monte.

Quand enfin il ferme la porte de son appartement, un souffle lui échappe. Court. Presque surpris. Il a tenu.

Il enlève ses chaussures. Le pied est légèrement gonflé. Il le regarde comme on observe un objet extérieur. Avec distance.

Ça ira. Il dit ça pour tout.

Il traverse le salon sans allumer la grande lumière. Une lampe basse suffit. La pièce est simple. Ordonnée. Trop ordonnée peut-être. Rien ne dépasse. Rien ne traîne.

Sur le meuble, une photo.

Il ralentit.

Louis.

Il ne la prend pas. Il la regarde seulement. Le manque est là. Dense. Calme. Presque habituel.

Il calcule inconsciemment les jours. Il s'interdit d'aller plus loin.

Il se dit que son fils dort. Il espère qu'il dort bien. Il espère qu'il ne compte pas.

Il détourne les yeux.

Il va jusqu'à la salle de bains. Dans le miroir, son reflet lui paraît plus fatigué que d'habitude. Ou peut-être qu'il le regarde plus longtemps. Il baisse les yeux.

Sur son épaule, sous le tissu du t-shirt, l'encre sombre d'un phénix dépasse légèrement.

Il l'avait choisi pour ça. Renaître. Toujours. Il ne savait pas encore qu'on pouvait renaître en se courbant un peu plus.

Il éteint la lumière.

Dans le noir, la douleur de son pied pulse encore. Il s'allonge sans retirer le t-shirt.

Il ne pense pas à demain. Il pense seulement : J'ai tenu.

Et quelque part, très loin sous cette certitude fragile, une autre phrase cherche sa place.

Combien de temps encore ?

Il ne dort pas tout de suite. La pièce est silencieuse, mais son corps reste en veille. Comme s'il devait encore écouter quelque chose. Un bruit. Un appel. Une faute.

Il fixe le plafond. Blanc. Lisse. Sans trace. Il ne sait pas depuis combien d'années il regarde des plafonds.

Enfant déjà, il comptait les fissures. Les respirations. Les secondes entre deux pas dans le couloir. Il apprenait à anticiper. À réduire l'espace qu'il occupait.

Il ferme les yeux. La douleur dans son pied pulse plus sourdement maintenant. Elle s'est installée. Elle ne crie pas. Elle insiste. Comme le reste.

Il repense à la soirée. Aux mots qu'il a absorbés. Aux phrases qu'il a reformulées pour soulager. Il se demande, brièvement, ce qu'il aurait dit si quelqu'un lui avait posé la même question.

Comment tu vas ?

La réponse vient automatiquement. Ça va. Il ne cherche même plus une autre version.

Dans le silence, une pensée traverse enfin la surface. Et si ce n'était pas censé être comme ça ?

Elle ne reste pas longtemps. Il la repousse presque aussitôt. On ne change pas ce qu'on a toujours connu pour une simple fatigue.

Il se tourne sur le côté. Le phénix tire légèrement sous sa peau quand le tissu se tend. Il ne le voit pas. Il le sent à peine.

Renaître. Il l'a toujours fait. Mais il ne s'est jamais demandé si renaître suffisait.

La ville continue de respirer dehors. Elior, lui, attend le sommeil comme on attend une trêve. Il ne sait pas encore qu'il vient d'atteindre le point exact où l'on peut continuer à tenir.

Ou commencer à tomber.

Chapitre II

Les racines de l'emprisonnement

Le jour filtre à travers les persiennes, trop tôt, trop clair, comme une lumière qui ne demande pas la permission d'entrer. Elior n'a pas dormi. Pas vraiment. Il a fermé les yeux, mais son corps, lui, est resté en état d'alerte, comme toujours après une nuit où quelque chose s'est ouvert à l'intérieur.

Il est assis sur le canapé, immobile, les doigts serrés autour d'une tasse de café qui chauffe à peine sa paume. Dans le calme du petit appartement, la lumière trace une bande pâle sur le mur, un trait clair qui ressemble à une frontière qu'il n'a pas encore décidé de franchir.

Dehors, la ville s'ébroue. Une portière claque. Un homme siffle son chien. Un bus passe avec ce soupir hydraulique familier, celui des matins ordinaires. Tout semble reprendre sa place, comme si le monde ignorait que lui, à l'intérieur, n'a pas encore recollé les morceaux de la veille.

Dormir, maintenant, lui paraît impossible. Dormir, ce serait comme refermer une porte qu'il vient à peine d'oser entrouvrir. Il sent, de cette sensation vague mais certaine, qu'il doit rester là, conscient, présent, accueillir ce qui remonte. Laisser décanter, comme un vin qu'on refuse de brusquer.

Un souffle léger entre par la fenêtre entrouverte. Un parfum ténu glisse jusqu'à lui – discret, presque timide. Le chèvrefeuille du balcon d'en face. Cette odeur-là, il la reconnaît sans réfléchir. Elle a toujours été un fil. Un fil qui, certaines nuits, empêchait tout simplement qu'il se perde. Aujourd'hui encore, elle lui rappelle que le monde peut contenir autre chose que les coups et le silence. Quelque chose de doux. De vivant. De possible.

Et c'est peut-être pour ça qu'il reste assis. Parce qu'une part de lui, minuscule mais tenace, sait que cette odeur ne remonte jamais sans raison.

Il boit une gorgée. L'amertume dévale sa gorge avec une violence sourde, et aussitôt, une autre image surgit. Un autre café, dans une autre cuisine. Pas celle-ci, trop simple, trop silencieuse. L'autre. Celle de son enfance. Où la lumière ne réchauffait jamais vraiment, où chaque objet avait sa place, et chaque geste une bonne manière.

La maison respirait la discipline. Pas celle qu'on raconte dans les familles bien rangées : la leur était une discipline religieuse, morale, inflexible, où tout ce qui débordait devait être contenu, corrigé ou puni.

Avant même le premier mot, il y avait la prière. Toujours la prière. Courte, ritualisée, prononcée debout, les mains derrière le dos, les yeux baissés.

Ce matin-là, il s'en souvient encore, il avait parlé trop vite. Trop bas. Ou peut-être simplement pas comme il fallait.

— Recommence, dit son père. Dieu n'écoute pas les marmonnements.

Elior, huit ans, sentit sa gorge se nouer. Il reprit. Lentement. Mais la dernière phrase se brisa comme un fil trop tendu.

— Tu vois ? souffla son père. C'est encore faux.

La main de l'homme se posa sur son épaule. Un geste que n'importe quel autre enfant aurait pu trouver tendre. Pour lui, ce fut un choc froid. L'odeur de l'après-rasage, mêlée au café brûlé du fond de la cafetière, lui donna un haut-le-cœur.

Cette odeur-là, il la reconnaît encore aujourd'hui. C'est celle qui lui serre l'estomac sans prévenir. Celle qui appartient aux matins où l'on lui apprenait que se tromper était une faute, une faute qui méritait d'être corrigée.

Il y avait aussi le regard de son père. Ce regard où ne brillait ni colère ni affection, seulement une forme de déception glaciale, presque méthodique, comme si l'enfant devant lui n'était pas le fils, mais un objet défectueux qu'il fallait chaque jour réajuster.

Et dans ce moment suspendu, sans cris, sans violence apparente, Elior avait déjà compris qu'il vivrait sa jeunesse comme on marche sur un sol miné : doucement, silencieusement, sans jamais savoir quand le prochain faux pas ferait tout exploser.

Le café refroidit entre ses mains, mais Elior ne bouge pas. Une autre image s'est imposée à lui, l'enfance, encore. Et il la laisse venir, parce qu'il sent qu'elle a quelque chose à dire.

Dans la maison où il a grandi, tout avait une place, une règle, un sens rigoureux. Les tapis devaient être parfaitement alignés.